

## Guy Pervillé

### spécialiste de la guerre d'Algérie

Le nouveau film de Jean-Pierre Lledo, *Algérie, histoires à ne pas dire* [...] suscite des réactions contrastées. Les uns sont gênés de ne pas retrouver ce qu'ils attendaient de la part d'un cinéaste issu d'une famille communiste algérienne. Les autres, dont je fais partie, sont au contraire enchantés de voir un tel cinéaste s'affranchir de tous les tabous officiels en Algérie et de ceux de sa famille idéologique, et mettre le doigt sur les limites de la liberté d'expression concernant des faits majeurs de l'histoire tragique de ce pays : « revenir tôt ou tard, de façon critique, sur l'histoire de nos pères, sans animosité, mais aussi sans œillères, en cessant de voir la paille seulement dans l'œil de l'autre ».

[...].

Dans *Algérie, histoires à ne pas dire*, Jean-Pierre Lledo cherche à découvrir en Algérie même si les malheurs qui ont récemment frappé ce pays n'avaient pas des causes profondes et cachées remontant à sa glorieuse guerre de libération nationale. En effet, quelles que soient les responsabilités antérieures du colonialisme, celles-ci ne peuvent plus servir à éluder toute recherche de responsabilités appartenant en propre aux responsables de la guerre d'indépendance, près d'un demi-siècle après sa fin.

Et c'est là que le bât blesse. [...] En effet, la vérité officielle en Algérie accuse les Français d'avoir commis à plusieurs reprises, de 1830 à 1962, non des actes de guerre injustes entachés de crimes injustifiables contre la résistance algérienne, mais une suite de « génocides » ou de « crimes contre l'humanité » comparables à l'extermination des Juifs par les nazis. Or le film de Jean-Pierre Lledo remet les choses à leur place en rappelant que des crimes ont aussi été commis par des Algériens contre des Français (notamment les massacres du 20 août 1955 dans le Nord-Constantinois, et ceux du 5 juillet 1962 à Oran), et en démon-

trant que les acteurs et témoins algériens, quel qu'ait pu être leur comportement à l'époque, s'en souvenaient très bien.

Et c'est là le plus grand mérite de ce film : prouver que même en Algérie, la vérité non-officielle est connue et peut être exhumée assez facilement alors qu'elle est censée ne pas exister.

[...].

Il en résulte un fait capital : le déplacement d'anciennes lignes de clivage que l'on croyait destinées à durer jusqu'au dernier souffle des derniers témoins de la guerre d'Algérie. Le fait est que la projection du film de Jean-Pierre Lledo a suscité la satisfaction, voir l'enthousiasme, de plus d'un « pied-noir » qui jusque-là restait hostile à tout point de vue d'un autre bord que le sien ; ce qui n'est pas pour autant une raison valable de l'accuser de trahison ! C'est plutôt la preuve qu'un grand reclassement des perspectives sur la guerre d'Algérie est possible, près d'un demi-siècle après les faits. Et cela permet d'espérer que les pénibles conflits de mémoire qui ont divisé même les historiens pourront être dépassés.

En effet, les historiens français ont eu trop tendance à croire qu'ils devaient balayer devant leur porte, c'est-à-dire chercher à mettre au jour les fautes de leurs compatriotes, et laisser leurs collègues algériens faire de même de leur côté. Mais cette apparente symétrie n'était pas réalisée dans la mesure où les historiens algériens n'étaient pas libres de contester ouvertement les dogmes officiels de leur État.

[...].

Jean-Pierre Lledo nous prouve que le seul clivage doit être entre ceux qui veulent dire toute la vérité et ceux qui ne le veulent pas, où qu'ils se trouvent. Et si les Algériens ne sont pas encore libres de tout dire, il nous appartient de tout dire, pour nous et pour eux.